

ou 7 heures annoncées? Ce sera sans doute 'plus', pensais-je pessimiste en devenant aussitôt inquiet à la simple addition de 12 plus '7 et plus'. Mais 'combien plus'? Nous allions le savoir. Selon le guide, 'Saint-Christophe-sur-Dolaizon', le premier hameau et le premier repère à la fois, serait atteint après 2 heures de marche. Et le guide disait encore qu'il y a sur la place de l'église une petite auberge offrant 'rafraichissements et réconfort aux pèlerins'.

Du plateau qui surplombe le Puy, le chemin fléché en rouge et blanc comme tous les GR part vers la gauche et entre dans un bois où nous cheminons longtemps. Il y a quelques promeneurs en famille avec chiens et petits enfants que nous dépassons ou croisons, mais de pèlerins que nenni. Puis alors que nous marchons vite depuis un certain temps déjà, à droite les arbres s'éclaircissent et laissent voir les premières maisons d'un hameau. Surprise, c'est 'St Christophe-sur-Dolaizon' comme l'annonce fièrement un panneau, maintenant devant nous. La vue qui s'est ouverte sur le côté droit du Chemin laisse aussi voir un de ces clochers de France qui fait penser que la 'force tranquille' du passé rassure, mais que la ruine du même nom guète peut-être. Devant l'église, il y a l'auberge annoncée et sur des bancs devant, les derniers pèlerins attardés. Nous avons plus d'un quart d'heure d'avance sur le temps indiqué et nous avons même rejoint d'autres pèlerins. Partis, maintenant sur le Chemin pour de vrai, nous marchons donc plus vite que le guide ne l'annonçait. Ouah, ouf! Nous allons y arriver.

Devant l'auberge il y a des tables et des bancs. L'ambiance est avenante. La France terreuse et campagnarde est à son mieux! Assis, nous gouttons notre premier plaisir de marcheur partagé père-et-fils, une



assiette de jambon, pâté et cochonnailles et du pain qui craque et sent bon, et pour Junior, un ice-tea. La connivence commence pour de

vrai et se nourrit abondamment. Merci la charcuterie! Je sens que le goût pour ces moments va croître en

continuant à marcher. Je me réjouis en même temps de voir Elliott pris au jeu.

Nous repartons vite, mais restons toujours derrière les retardataires qui à notre arrivée à l'auberge se relançaient sur le chemin en lâchant un 'on vous laisse la



place' amical et déjà solidaire. Les sacs sont jetés sur le dos, le Chemin reprend mais seulement après avoir lu la liste des noms sur le monument aux morts devant l'église des ceux du village qui ne sont pas revenus de la guerre de 14-18, en cherchant le nombre de 'doublons' et de 'triplets' qui signent les morts d'une même famille au village, des frères sans doute. Cette démarche est le début de ce qui va devenir rituel pendant le voyage. Nous referons ceci de manière à chaque village de notre traversée de la France à pied. Puis la route est reprise et bientôt, le corps ronronne. Après un faux plat, le chemin se lance dans une longue et costaute montée régulière, alors que la météo vers là où on va, va en se dégradant. Nous montons et le ciel descend sur nous. Arrivé sur un nouveau plateau bien plus haut que le premier, le vent s'est levé. Il balaye avec lui des nuages dont la base s'est effilochée dans la course et rase le sol, tout chargés d'une brume froide qui vient finir sa course en pleine figure. Puis à la fin du jour et de l'étape, à force de marcher vite, nous avons rejoint d'autres pèlerins avec qui nous abordons ensemble et en rang d'oignons la descente finale de l'étape. C'est plutôt une descente-descente, mention chemin cassé, cailloux, ronces et pieds tordus. C'est la première de ces descentes catastrophe. Elles sont traitées et celle-là annonce bien ce que seront les autres descentes de demain et d'après-demain. Au détour d'un chaos du Chemin, une vipère regarde et passe. Au bout de la descente, c'est Saint-Privat-d'Allier. Là, dans un

petit bourg à flanc de vallon, le temps s'est fait meilleur. Les nuages sont encore là, mais restés en haut ils sont loin de nous. La pluie à cessé. Et avec cette première étape qui finit, c'est aussi le premier gîte et sa liste de consignes. A l'entrée, les chaussures sont mises au placard – c'est la consigne – et le diner est servi à 7.30h. Nous sommes vingt ou trente peut-être, tous autour de 3 grandes tables dans une pièce dont les fenêtres donnent sur la rue centrale du village. On s'assied et les plats vont et viennent. Les discussions partent quand la nourriture arrive avec ceux que nous allons rencontrer demain et les jours d'après. Ce sont ceux-là que nous avons poursuivis pendant toute cette 1<sup>re</sup> journée et que nous trouvons finalement au réfectoire. C'est le début de rencontres, au gîte et sur la route, qui se croisent et se retrouvent sur le Chemin dont elles feront finalement intégralement partie. En vrac et dans le désordre, il me revient des souvenirs. Ce sont des séquences d'images qui défilent et se télescopent dans un fracas de temps écrasé sur lui-même. Je vois les routes poussiéreuses de Turquie orientale qui mènent au



Kurdistan et à l'Iran. C'est aussi l'entrée mythique en Afghanistan où le monde trouvé alors appartenait encore à un avant qui partout ailleurs était parti depuis longtemps. C'était un Afghanistan dichotomique, fait de nomades et de sédentaires. Les premiers vont fiers la tête haute avec leurs femmes couvertes de bijoux qu'ils montrent à voir et à admirer, insolentes et sans voile. Les autres baissent l'échine leur vie durant sur cette terre qui les nourri et les asservi en même temps. Et aujourd'hui pour moi, ce voyage –nouveau par sa forme 'à pied' – se met à ressembler par le flux de ses émotions à ceux d'hier. Nous sommes nomades qui marchent et qui regardent la France sédentaire qui passe devant nous.

Au matin, les routes du village luisent des restes d'un orage qui a frappé de nuit – sans doute celui qui tenaillait hier sur le plateau – et qui est parti ailleurs ou s'est évaporé sous la force d'un soleil d'aout qui est en

revenance ce matin. Ce sont les premiers crocs du temps qui en passant de nuit sans se faire tout à fait voir nous rappelle pourtant sa force. Le temps sait qu'il nous attend, mais plus tard et à sa guise. Nous y seront, il nous trouvera. Les plateaux de l'Aubrac qui sont à traverser en 3 jours sont encore devant nous, et c'est sans doute là que le temps nous attend.

Le Chemin au matin de ce 2<sup>e</sup> jour descend jusqu'à la traversée de l'Allier qui se fait sur un pont cage en fer noir signé Eiffel. Ensuite, le Topo Guide met en garde du fait que le chemin va monter. Aux termes utilisés, je pense plutôt 'monter-monter' tant l'étape est décrite comme ardue. Devant cette prédiction, on s'arrête dans ce hameau où nous traversons l'Allier pour le temps d'un casse dalle avant d'attaquer la montée. D'autres font

pareil avec nous. Elliot et moi avons pris le rythme testé au premier jour et continuons à marcher vif. Les voisins de tablee hier au gîte sont dépassés un à un dans la montée. Une fois en haut, plusieurs heures plus tard, les plateaux de l'Aubrac s'ouvrent et s'étalent devant nous. Alors, s'expose à nos yeux un

monde immense et désolé qui va être notre monde pour les trois jours avenir. C'est un monde sauvage où nous resterons à plus de 1,000 mètre d'altitude pendant 3 jours, loin de tout et au milieu du monde à la fois. C'est un monde qui en s'ouvrant devant nous referme l'autre monde, celui de l'ordinaire quotidien d'où nous venons et que sans le savoir, nous venons de quitter pour un temps.

La petite randonnée commencée au Puy s'est transformée presque sans le dire, en voyage. Et maintenant, c'est le voyage qui nous emmène, rythme nos émotions et gère le temps en maitre, en même temps qu'il contrôle la faim, la soif et le sommeil. Et avec l'effort qui chauffe le corps, les images du Chemin d'aujourd'hui font resurgir par analogie, ou est-ce par connivence, celles des routes et des voyages d'hier. Nous sommes devenus des passagers du Chemin qui va et continue et

qui en nous emmenant vers devant, fait aussi resurgir le temps d'hier.

L'Aubrac, nous y voilà. Nous y sommes et le vent y est aussi, ici où le vent ne meurt pratiquement jamais. Nous arrivons à Sauges et le soir est là, mais c'est un soir encore plein de clarté qui vit à l'heure d'été Française. Ainsi passa la 2<sup>e</sup> et la plus longue des étapes annoncées du voyage. Notre gîte ce soir a été choisi pour le seul mirage de son adresse, rue Alexandre Bordes! C'est une maison privée qui loue quelques chambres au bout d'un chemin de campagne. Le jardin est propre et la maison banale. Installés dans un confort bourgeois qui n'est pas le notre, nous retournons au bourg pour diner. Le monde que nous avons laissé est toujours là, il est au bourg. C'est le monde des voitures et de la vie ordinaire. Les rues sont sombres avec des immeubles de pierres grises qui sentent le froid même en Août. Le vent frappe au carrefour des rues et sur les places. On regarde un peu et on entre dans ce bistro qui affiche 'Pizza au feu de bois' en devanture. Il y a une salle au fond, mais elle sent trop le vieux. On demande à s'installer dans la partie bistro, en vitrine. Les pizzas fument sur les tables.



Un verre de rouge est à côté. Le flacon d'huile piquante est là aussi, mais poisse un peu. On se régale de faim. Un couple entre. Elle et lui ont l'air fourbus. Ils nous voient et viennent vers nous. 'On vous a vu, vous nous avez dépassés dans la montée au dessus de l'Allier', dit la jeune femme avec une amabilité solidaire. Elle la trentaine peut-être, les cheveux châtain sont tirés et tenus par un chou-chou noir et elle est habillée de circonstance, comme nous, droit de chez Décathlon. Lui est réservé et la suit. Elliott est fier. On tire une chaise et

on rapproche une de ces tables rondes de bistro. Ils s'installent. Le voyage commence vraiment. Elliott parle et questionne. Ils répondent. J'écoute les histoires et me laisse bercer.

Au matin, Le ciel s'est dégagé des tourments de la nuit, redonnant ses droits à un mois d'Aout en fête. Nous quittons notre gîte familial avec les recommandations de la patronne. En montrant la route principale qui tangente à droite et le Chemin qui quitte cette route pour partir à gauche à 90°. Elle nous dit: 'Le Chemin passe là devant de nous, à 800metres peut-être.' Avec ses bras qui gesticulent la femme ajoute qu'il faut prendre une sorte

'd'à droite-à gauche' générique pour rejoindre le chemin par un raccourci. On y va, mais on patauge et on s'égaré tout en voyant notre cible qu'on ne peut atteindre. Le Chemin est toujours là devant nous, mais loin. C'était sans doute 'l'autre droite ou l'autre gauche', ou que sais-je? Une demi-heure plus tard on est toujours Elliott et moi à piétiner les herbes du champ mouillées par les pluies d'hier alors que le Chemin, le vrai, est toujours devant nous. Et nous cherchons toujours le

raccourci et le pont qui nous fera traverser un ruisseau trop large et trop plein d'eau pour être ignoré à pied joints.

Une fois sur le vrai Chemin, nous contemplons notre raccourci futile et nos pieds mouillés qui font 'schplouf' en marchant. Le Chemin monte encore et traverse une forêt, et se retrouve à nouveau en terrain découvert. L'altitude se fait sentir à l'air qui reste frais malgré un soleil retrouvé qui frappe droit sur ces vastes